

Les Lettres de Gui Patin

NOUVELLE ÉDITION COLLATIONNÉE SUR LES MANUSCRITS AUTOGRAPHES, PUBLIÉE AVEC LA RESTAURATION DES TEXTES MUTILÉS OU SUPPRIMÉS, ET AUGMENTÉE DE NOMBREUSES LETTRES INÉDITES, DE NOTES BIOGRAPHIQUES, HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES, ET D'UNE HISTOIRE DE PATIN ET DE SON TEMPS,

Par P. TRIAIRE.

(Suite)

LETTRE XLVIII¹

Ad Citesium Abbevillam².

Ex una et eadem fidelia (pace tua dixerim), vir clarissime, duos parietes dealbabo³. Dum etenim pro insigni beneficio, ab eximia filii tui in me benevolentia profecto, tibi gratias agere meditarem, ecce iterum me novo eoque luculenti beas, cumulas et procuras munere literario, eleganti nimirum et erudito libro, quem vigiliis tuis elaboratum, vero recensatum, et novis curis nec pœnitendis accessionibus locupletatum, nomine tuo ad me misit Collega noster doctissimus Moræus. Prius beneficium commemorabo, de quo officio quo filius tuus de me plane meruit, gratias agam ex animo, hac sponsione eoque voto ut illius nunquam factus immemor, paratus sim quantum in me erit, retaliare, ubicumque *Esseque* sese obtulerit.

Neque posterius acceptum beneficium, mi Citesi, ingrato silentio involvam; quin potius diserte et non cunctanter illud prædicabo; librum tuum intelligo, quem verius gemmam et thesaurum possim appellare. Quum enim illum tanquam lecturus ex commodo adaperuissem, ac tantum, pro ratione temporis degustare voluissem, adeo ipse mihi blanditus est ut, etiam imminente febrili paroxysmo, processerim longius; qui quantum mihi probetur, ex hoc intelligas licet quod brevis mihi visus est, quum esset nec mei (propter morbum), nec tui (propter eam quam navas operam Eminentissimo Duci) temporis; sed qui primo aspectu Hippocratis aut Galeni posset videri, tanta autem dulcedine me allexit atque delinuit ut illum integrum, sine ullo penè interspirandi spatio, avidus perlegerim.

Nox adveniens me invitabat; morbus admonebat, dolor minabatur; eum tamen exhausti totum, neque duntaxat languentem animum delectavit, sed etiam recreavit.

Incredibili vero me perfudit gaudio, incomparabili nos-

1. Cette lettre — comme toutes les lettres latines qui seront ultérieurement publiées a été transcrite sur l'exemplaire des lettres latines, *Guidonis Patini Epistolæ latinæ* — copié avec tant de soin par Chereau sur les originaux de la Faculté et qui appartient aujourd'hui au Collège de France où l'aimable complaisance de M. Abel Lefranc m'a permis d'en prendre copie. Ces lettres sont toutes ou presque toutes inédites. Elles seront reproduites à leurs dates chronologiques de la correspondance.

2. Cf. la note de Citois d'Abbeville : *Lettre du 14 mai 1639*.

3. Proverbe latin cité dans une lettre de Curius à Cicéron.

tro Heroi purpureo præfixa Epistola, quæ tota Tullianæ dictionis indolem spirat, ejusdemque ingenium refert amabilem. Magna etiam cum voluptate et utilitate legi elegantem illam et purioris doctrinæ plenissimam Dissertationem tuam, *de tempestivo phlebotomiæ ac purgationis usu*¹, adversus tristes illos hæmophobos, qua nihil inter politiores artis nostræ scriptores extare puto quidquam tersius atque limatius. Prudenter enim et feliciter eam materiam tibi delegisti excutiendam, quæ, quia fertilis est, utinam torpentia et maligno quodam veneno composita sæculi nostri ingenia acumine suo excitet, eaque ad meliorem frugem reducat; eorum præsertim qui, quum divinas phlebotomiæ vires non capiunt, caligantes ad hunc Solem, humani generis carnifices potius quam medici denominari merentur. Verbum non amplius addam.

Vale, vir clarissime, et quod hactenus, tota gratulante Gallia, summoque nostrum omnium bono fecisti, sollicita augustum mente tuere caput :

Divinum nostrum Armandum sic indagato, ex cujus salute pendet non Galliæ duntaxat vel Europæ sed totius orbis Christiani Salus et incolumitas. Iterumque vale, vir præstantissime, cujus obsequio vivet in æternum addictissimus².

GUIDO PATINUS.

Lutetiæ Parisiorum VII^o Idus Junii 1639.

LETTRE XLIX

A MONSIEUR BELIN, DOCTEUR EN MÉDECINE,
A TROYES.

MONSIEUR,

Je vous remercie de la vostre que m'a délivrée M. Sorel. J'ay céans le poëme de M. de Bonnefons³ sur la mort de M. le doyen Tartier, duquel je vous donneray copie quelque jour; mais je voudrois bien pouvoir recouvrer *Le Calteus*, sur la mort de Henri III. Enquestez-vous un peu des héritiers de ce chanoine, s'il n'y auroit pas moyen de l'avoir: je vous en supplie de tout mon cœur. Pour les opuscules de M. Baillou, cela va si lentement qu'on en peut dire

1. *De tempestivo phlebotomiæ ac purgationis usu dissertatio, adversus hæmophobos* — In opuscula medica. Paris, Sébastien Cramoisy, 1639.

2. Dans la lettre précédente (14 mai 1639) Patin annonçait à Belin l'impression des *Opuscula medica*, les petites œuvres de Citois. Nous venons de voir dans la lettre ci-dessus qu'il remercie celui-ci de l'envoi de son livre. Notre auteur adresse, selon la coutume de la phraséologie latine, les compliments les plus flatteurs et les plus exagérés à son confrère. On remarquera, en outre, les termes adulateurs avec lesquels il parle de Richelieu, et qui sont si opposés à sa manière ordinaire de s'exprimer sur le compte de celui-ci avec ses autres correspondants. C'est que Citois était le médecin du tout puissant Cardinal, et que ce n'était pas ici pour Patin le lieu de se livrer à ses écarts ordinaires de langage.

3. Jean Bonnefons ou Bonefons, poète latin moderne, né à Clermont en 1554, mort à Bar-sur-Seine en 1614. Le recueil complet de ses œuvres fut publié à Paris en 1587, in-8°, sous le titre de *Pancaris*,

autant que Cicéron disoit des victoires d'Antoine : *Teucris illa lentum negotium*. Le *Perdulcis* de la 2^e édition est un fort bon livre, duquel on a retranché seulement quarante mille fautes qui estoient en la première édition, outre le traité qui a esté adjouté *De morbis animi*¹. Je vous conseille de les avoir tous deux reliés ensemble. Je vous prie de remercier M. Allen² de son mémoire, je voudrois pouvoir le servir en quelque bonne occasion ; dites-luy que les *Epistres* de Casaubon sont excellemment belles et bonnes : les miennes m'ont coûté cent sols en blanc, je les achepterois une pistole si je n'en avois ; j'en ay fait vendre plus de cinquante. Si luy ou quelqu'un de ses amis en désirent, comme je crois qu'il doit les desirer, je les feray avoir à quatre francs pièce, d'un marchand auquel j'en avois fait apporter soixante ; il y en a encore onze de reste ; il n'a qu'à me le mander s'il en désire. C'est tout autre chose pour le secret de l'histoire, pour le nombre des épistres et pour les jésuites, où il y a des merveilles de ces bons gens là, desquels je prie Dieu qu'il vous veuille bien délivrer et nous aussi. *Nam et semel dicam, pudet me tutum penè orbem terrarum toyolítico ejusmodi veneno. esse perfusum*. J'ay le livre du P. Paquelin et le Soldat françois aussi : le P. Paquelin estoit théologal de Beaune ; je sçais bien de ses nouvelles, c'estoit un honneste homme. Le Roy est arrivé à Saint Germain avec toute la cour. M. Moreau, qui vous a tant escript de bien de ma *Vesperie*, se moque de moy, elle ne mérite non plus d'être leue, que d'avoir esté ouye. Je vous baise les mains et à madame vostre femme, pour demeurer toute ma vie,

Monsieur,

Vostre très humble et très obéissant serviteur.

PATIN.

De Paris, ce 12 novembre 1639.

Si le neveu du P. Paquelin est vostre amy, faites qu'il vous donne des mémoires de la vie de son oncle, et vous me les enverray ; j'en feray son éloge et le mettray parmy mes illustres que je fais ensuite de ceux de M. de Sainte Marthe³, lesquels je feray quelque jour imprimer, *si volet ille, qui quum voluit, omnia fecit*. Au bruit qui court sourdement, nos affaires vont mal devant Salces⁴.

1. *La Médecine universelle* de Barthélemy Perdulcis, que Chartier devait éditer, de nouveau, sous le titre suivant : *Bartholemaei Perdulcis universa Medicina, rursum edita, praemissa ipsius vita*, LEGDUNI, 1649, in-4.

2. Allen (Nicolas), conseiller au bailliage de Troyes en 1638, fils d'Antoine Allen et de Marie de Hault. (Com. de M. Le Clerc).

3. Sainte-Marthe (Scève), né à Loudun le 2 février 1530, mort le 22 mars 1623. Auteur des *Poemata* et de *Gallorum doctrina illustrium Elogia*, 1598, in-8°.

4. Ville du Roussillon à 18 kilomètres de Perpignan. Toutes les précédentes éditions ont écrit Saluces. Mais le manuscrit de Patin, la

LETTRE L

A MONSIEUR BELIN, DOCTEUR EN MÉDECINE,
A TROYES, EN CHAMPAGNE.

Il y a longtemps que je vous doibs responce, laquelle eussiez plus tost reçue, si j'eusse eu chose digne de vous estre mandée. Et combien que je n'aye rien à vous escrire, j'escriis néantmoins, afin que vous connaissiez par là que j'ay soin de m'entretenir en vos bonnes grâces, et souvenir de tant d'obligations que je vous ay. On ne parle icy que de machines de guerre, que l'on fait marcher vers la Flandre, pour faire un mémorable siège¹, et *Volsianis dignum annalibus* ; et en récompense de celui que nous méditons, les Espagnols, pour divertir nos armes, ont assiégé Casal². M. le mareschal de la Meilleraye, grand maistre de l'artillerie et général de nostre grande armée est party, et est de présent à Noyon pour faire passer les troupes. On a icy depuis peu de jours publié deux livres de médecine, sçavoir : *Lazari Riverii³, professoris Mons-peliensis Praxis medica*, in 8°, et *Gul. Ballonii Tractatus quatuor, nimirum epidemicæ historix et observationes, etc. Definitiones Medicæ : De Convulsionibus ; et commentarius in librum Theophrasti de Vertigine*⁴. Le premier est passablement bon, mais il y a trop peu de doctrine et trop de remèdes : c'est un livre fort propre à faire des charlatans ; pour le second, je le trouve fort, et y trouve une grande candeur, avec beaucoup de doctrine. Ce dernier est in-4°.

M. Cousin, docteur de nostre compagnie, mourut hier, *ex hydrope*, comme aussi fit M. Fouquet conseiller d'Estat

géographie et l'histoire disent Salces. Notre auteur avait raison de dire que les affaires allaient mal devant cette place. Celle-ci avait été prise par nos troupes le 19 juillet. Mais elle fut bientôt assiégée par les Espagnols. Le prince de Condé, chargé de la secourir, vint échouer devant l'armée espagnole (2 novembre 1639) ; sa garnison livrée à elle-même capitula, quatre mois après, faute de vivres.

1. L'armée de Flandre ayant à sa tête le Maréchal de la Meilleraye, le Maréchal de Chaulnes et le vieux Maréchal de Chatillon, devait prendre Lillers et ensuite Béthune. Le roi, changeant tout d'un coup de programme, enjoignit aux Maréchaux d'aller mettre le siège devant Arras (28 mai). Ce fut le *siège mémorable* qu'annonçait Patin un mois avant qu'il n'ait été prescrit. On sait que, malgré les secours qu'apporta à la place l'armée espagnole commandée par le Cardinal Infant, en personne, la garnison dut capituler le 9 août.

2. Toute l'armée espagnole assiégeait, en effet, la place de Casal dans laquelle d'Harcourt, qui avait succédé au Cardinal de la Valette dans le commandement des troupes françaises, n'avait pu jeter qu'un secours insuffisant.

3. Rivière (Lazare), en latin Riverius (Lazarus), né en 1589 à Montpellier, mort dans cette ville en 1655. Docteur de cette Faculté en 1611, il fut nommé professeur en 1622. Il publia plusieurs traités de médecine. Mais son ouvrage le plus important et qui eut le plus de succès est celui que signale Patin, sa « *Praxis medica* ». Paris, 1640. C'est un traité de pathologie médicale in-8°, en dix-sept livres, édité à Paris en 1640-1647 et qui fut réédité un grand nombre de fois.

4. Les *Consiliorum medicinalium* de Baillou avaient été publiés en 1635. On fit paraître en 1639 les *Definitiones*, et en 1640 les *Epidemicæ*, le *Commentarius Theophrasti* et le *Convulsionibus libellus*, ouvrages dont Patin annonce la publication. Cf la note de Baillou : *Lettre du 6 février 1634*.

et chef du conseil de Son Eminence¹. Le jour d'après, estoit mort icy M. de Puisieux², jadis secrétaire d'Etat et fils unique de feu M. le chancelier de Sillery³. On s'en va imprimer à Genève, la vie de feu M. de Rohan⁴, et les guerres et relations du mesme, en un autre volume. M. Du Pleix est icy depuis un mois; il n'est venu que pour faire imprimer le 3^e tome de son *Histoire romaine*, qui ira depuis Jules César jusqu'à Charlemagne. Nostre doyen est encore pire que vous ne dites; c'est un pauvre homme quand il faut faire quelque chose de bien; mais quand c'est du mal, *tunc operatur ex habitu*⁵. Mon amy M. Naudé fit imprimer icy, il y a treize ou quatorze ans, un advis pour dresser une bibliothèque en un petit in-8^o dédié au président de Mesmes⁶, mais je n'ay rien veu autre chose de cette matière. Depuis qu'il est à Rome, il a mis au jour divers traités, pas un desquels n'est de cette matière. M. Moreau travaille au 2^e tome de son *Eschole de Salerne*⁸.

1. Fouquet (*François*), né en 1587, mort en 1640, Conseiller au Parlement de Bretagne en 1608, au parlement de Paris en 1609, conseiller d'Etat de Navarre et de Béarn en 1619, ambassadeur en Suisse en 1627, conseiller d'Etat ordinaire en 1628. Il avait épousé Marie de Maupeou dont il eut douze enfants, entre autres, Nicolas Fouquet, le célèbre surintendant des finances sous Louis XIV.

2. Puisieux (*Pierre Brulart*, marquis de Sillery, vicomte de), fils du chancelier Nicolas Brulart, marquis de Sillery, dont la note suit, né à Paris en 1583, mort dans cette ville le 22 avril 1640. Secrétaire d'Etat en 1606, en survivance de Nicolas de Neufville, seigneur de Villeroy dont il avait épousé la fille, grand trésorier des ordres du Roi en 1607, il fut ambassadeur extraordinaire en Espagne (mariage de Louis XIII avec Anne d'Autriche) en 1612, et chevalier des ordres du Roi en 1622. Disgracié en 1624, il reçut l'ordre de quitter la cour, et se retira dans ses terres. Il avait épousé, en secondes nocces, Charlotte d'Estampes Valençay.

3. Nicolas Brulart, marquis de Sillery. Né en 1544 à Sillery en Champagne, où il mourut le 1^{er} octobre 1624.

Conseiller au Parlement en 1573, ambassadeur en Suisse en 1589 et en 1595, négociateur de la paix avec l'Espagne en 1598, du divorce de Henry IV avec Marguerite de Valois et du mariage du Roi avec Marie de Médicis en 1599, ambassadeur en Suisse pour la troisième fois en 1602, il reçut les sceaux en 1604 et fut nommé chancelier de France en 1607.

Marie de Médicis le conserva au Conseil, mais Richelieu lui enleva définitivement, en 1624, les sceaux qu'il avait déjà perdus une fois en 1617, et il fut éloigné de la Cour par le Roi. Son fils Puisieux partagea sa disgrâce. Il mourut peu de mois après.

4. Nous ne connaissons d'autres vies de Rohan que l'*Histoire de Henry, duc de Rohan*, par Fauvelet du Toc, et celle de l'Abbé Perau (T. 22 et 23 de l'*Histoire des hommes illustres de France* qui est la meilleure, d'après Moreri. Par l'histoire de ses *Guerres et relations*, il faut entendre ses célèbres Mémoires qui furent publiés en 1644, à Amsterdam, par Sorbière, in-16.

5. Le doyen était alors Guillaume du Val.

6. Cet ouvrage parut en 1627, in-12 et en 1644, in-8.

7. Henry II de Mesmes, arrière-petit-fils du président de ce nom sous François I^{er} et Henry II, conseiller en 1606, prévôt des marchands en 1618, président au mortier en 1627. Exerça ces fonctions avec l'intelligence et la fidélité au roi, héréditaires dans sa maison. Mourut en 1630.

8. *Schola Salernitana, hoc est, de valetudine tuenda*. Il y eut beaucoup d'éditions de cet ouvrage. La première parut à Paris en 1625, in-8^o et fut dédiée au Cardinal de Richelieu. Jean Martin, docteur de la Faculté de Toulouse, la traduisit en vers burlesques et la dédia à son tour à Patin. Paris, 1650, in-4^o. Cf la note de R. Moreau : *Lettre du 4 novembre 1631*.

Je vous baise les mains, et à M. votre frère et à madame Belin, avec désir d'estre toute ma vie,

Monsieur,

Vostre très humble et très obéissant serviteur,

PATIN.

De Paris, ce 23 avril 1640.

LETTRE LI¹

Johanni Beverovicio², Patricio et medico Dordrechtano.

Vir clarissime, jamdudum est ex quo me convenit ingenuus sane ac eruditus adolescens Dordrechtanus³, qui cum humanissimo tuo nomine me salutavit, tum vero ea mihi de te retulit quæ amorem erga te meum haud difficulter accenderunt; neque prius destitit animus quam illum per literas statim exhiberem, teque rogarem ut vicissim aliquam tuæ in me benevolentiae testificationem deprecaberis. Gestio etiam et te deinceps affari, cujus nominis fama jamdudum ad me pervenerat, et tibi penitus innotescere, cujus libros ad me delatos, tanta cum alacritate animi, semel ac iterum volvi; illos sane in musæo nostro collocatos, non invitus ostendi illi juveni tuo populari; præcipue vero, postremum illum de calculo quem non prius e manibus deposui quam totum legissem; adeo scilicet doctus et eruditus nobis visus est, dignusque certe omnium quotquot qui medicinæ dant operam manibus teratur; hoc præsertim tempore quo, nescio quo fato, tam multi laborant calculo, atque imprimis omnes fere qui elegantiores atque politiores musas colunt.

Cujus rei, locupletissimum testem vestrum illum Erasmus (vere ερασμωσ), melioris litteraturæ facile principem qui tam sæpe in aureis illis epistolis, de diro ac crudeli illo morbo conqueritur, quemque ideo scite admodum vocat suum carnificem. Plura etiam in hanc refert illustrissimus Thuanus noster, *Historiarum sui temporis* scriptor dignissimus, in Elogiis Claudii Putanei, Joan. Heurnii⁴, et aliorum.

1. Extraite du manuscrit inédit : *Guidonis Patini Epistolæ latinæ*. Cf. la note de la lettre XLIX.

2. Beverovicus (Beverwyck, Jean), né à Dordrecht le 17 novembre 1594, mort le 19 janvier 1647. Après avoir étudié dans les écoles de Leyde, de Paris, de Montpellier et de Padoue, il fut nommé professeur de médecine à l'Université de Dordrecht où vinrent le chercher les grandes charges politiques. Il devint, tour à tour, conseiller, bourgeois, représentant aux États, Président de l'Amirauté, etc. Ce savant homme a laissé de nombreux ouvrages. Son livre de calcul dont parle Patin avait pour titre : *de calculo renam et vesicæ liber singularis epistolis et consultationibus magnorum virorum*, Lugduni Batavorum, 1638. Amsterdam, 1656 et 1664.

3. Dordrecht. Ville des Pays Bas à 19 kilomètres S. E. de Rotterdam dans une île du Waal, bras de la Meuse.

4. Heurnius (Johan). — Van Heurnius (Jean), né en 1543, mort en 1601. — Professeur à l'Université de Leyde et médecin de Maurice de Nassau. Fut le premier qui démontra à Leyde l'anatomie sur le cadavre humain.

Illud vero, ut libere fatear, postremum illum ingenii tui fœtum mihi maxime commendavit, quod in eo clarissimi viri D. Gabr. Naudæi¹ mihiq[ue] longe charissimum nomē summa animi voluptate deprehendi, velut gemmam aliquam intertextam. Gaudeo quippe de illo viro mentionem fieri, quicum jampridem certissimo sinceri minime que fucati amoris vinculo junctus sum; quemque ipse toto illo tempore quo in Italia versatur usque adeo colere dignatus est, ut omnibus officiis me abunde cumularit, non modo doctis ac omni eruditione plenis epistolis, quas non raro ad me scribit, verum etiam egregiis illis libellis, quos a se accurate elaboratos, identidem chari muneris loco musarum ille vere amasius ad me transmittit.

Ex quibus singulis unus est mihi instar omnium, nuperimum illud *syntagma de studio militari*, quem ab omnibus doctis tantopere probatum video, præcipue a dignissimo illo hujusce rei arbitro Nicolao Borbonio, linguæ græcæ ex professore regio. Is enim vir, literarum omnium que literatorum vere amans, ubi vel primas hujus libri, quem ad me ab authore missum ei commendaveram, lineas delibavit, non potuit quin summopere laudaret, suoque calculo lubens approbaret; elegantissimo nimirum epigrammate, cujus ipse Nicolaus Borbonius mirus est atque egregius artifex, in Naudæi laudem contexto, cujus exemplar illico Romam ad amicum nostrum transmissi.

Audivi et acce de illo judicium clariss. et nobiliss. viri Hugonis Grotii, quem ad Regem Christianissimum Sueci oratorem legarunt, quemque eximie eruditionis nomine universus pene orbis demiratur. Legit et opus illud aureum Renatus Moreau Regius medicinæ professor, quondam præceptor, nunc collega meus, quem bibliothecam ambulanti vere possim appellare; legit, inquam, et quo pollet ingenii acumine, laudavit. Denique nemo est qui librum hunc non miretur, ob eximiam illam polymatheiam et reconditam doctrinam, quæ ubique in hoc opere legitur. Quamobrem tantæ doctrinæ virum, et tibi pariter et mihi amicissimum, optarim certe vel Pylios annos vivere, diuque bona valetudine frui, ut pergat et rei literariæ esse honori, et arti medicæ quam opprime callet ornamento; quanquam istius disciplinæ, quæ ambitu suo quam latissime patet, finibus circumscribi non valet illius ingens et ad egregia quæque natus animus, si jam eâ ætate rerum omnium encyclopædia non sine purpuratorum Italiæ Principum stupore cernitur instructus ac plane expositus.

Sed ut e diverticulo ad viam, et a Naudæo meo ad tuum librum de calculo regrediar, non possum, crede mihi,

quin opusculum illud tuum summopere laudem, utpote quod et curantibus medicis, et languentibus a calculo ægrotis, valde sit profuturum. Quamobrem, clarissime Beverovici, hortor te ut pergas doctissimis tuis lucubrationibus Artis nostræ gloriam illustrare et augere, adversus ciniphonum atque argyrtarum de Paracelsi grege calumnias; tum ut hac ratione bonorum omnium benevolentiam promerearis, tum vero ut tui nominis gloria per universum orbem longe lateque diffundatur.

Audivi, præterea, ab ingenuo illo juvene, te propediem editurum opus *de plantis et medicamentis indigenis*², quare ejusdem argumenti librum lingua nostra vernacula editum illi ostendi, cujus titulum ad te mitto. Si speras illum aliquatenus tibi profuturum, pergratum erit mihi ut eo utaris tanquam tuo; rem sane aggredieris et jucundissimam, tuoque ingenio dignissimam, tum vero in artis nostræ operibus longe utilissimam, si nempe tuo ope, tuoque beneficio, longe accitis et ab ultimis mundi finibus deportatis mercibus medici amplius non indigebunt, sed tuto et facile natis apud se medicamentis, morborum curationem aggredi poterunt.

Perge igitur, elegantissime Beverovici, et rem medicam illustrare ac augere, eo quo polles ingenio nunquam intermittente. Tale prope fuit olim consilium eruditi scriptoris Mizaldi, Monluciensis, in suo « *Hortus medicus et auxiliaris* »³, dum in eo describeret multa remedia communia et paratu facilia, quorum beneficio liberaretur et exoneraretur populus a tyrannide pharmacopæorum, qui nulla omnino præsidia nisi caro empta quidquam putant prodesset in morbis; quibus non minus pulchre quam vere potest objici illud Hesiodi³:

Νηπιον ουδε ισχυον στω πλεον ημιν παντος

Ουδε σπον μολιχην τε και υπερβολικην μετ σπειρας

Stulti neque sciunt quanto plus dimidium sit toto, neque quam magnum in malva et Asphodelo bonum.

Perge, inquam, et si vel modicum juvare te possim, efficiam certe ut operam, studium et amorem in te meum nunquam desideres. Cæterum mitto ad te meam effigiem, stipulatione solita ut vicissim mittas tuam, quam magni muneris loco habebō, ut cujus exemplar in oculis feram.

1. Instructio ad medicinam indigenam. Leyde, 1644, in-12.

2. Mizauld (Antoine), né en 1510 à Montluçon, mort à Pau en 1578. Médecin, astrologue et écrivain, jouit de son temps d'une réputation — on l'appela le divin Mizauld — que ses travaux sont loin de mériter. Naudé qualifia justement ceux-ci de « fatras de choses inutiles et fausses ». L'ouvrage signalé par Patin à Beverovicius a comme titre : « *Alexikepus, seu Auxiliaris hortus* »; Paris, 1563, in-8°, traduit en français par André de la Caille. — *Le Jardin médicinal*, 1478, in-8°.

3. Hésiode, poète didactique grec né à Ascra en Boétie; on place sa vie au 9^e siècle avant J.-C. A été traduit et français, en dernier lieu par Lecomte de Lille (1869) et par Patin (1873).

1. Naudé (Gabriel). — *Syntagma de studio militari*: Arimini, 1623, in-8°. — Urbini, 1632, in-1°. Cf. la note de Naudé: *Lettre du 14 mai 1630*;

Vale igitur, mi Beverovici¹, eumque semper ama qui ad omnia tibi paratissimus futurus est.

GUIDO PATINUS BELLOVAGUS,
doctor medicus Parisiensis.

Datum Lutetiae Parisiorum XIV kal. aug. M.DC.XL.

(A suivre).

LARREY ET SES CORRESPONDANTS

par P. TRIAIRE.

(Suite)

LETTRE XIII DE COSTE

A Paris, le 23 frimaire
an IV

J'aurais eu bien du plaisir, citoyen, à lire le mémoire que vous avez adressé au Conseil de Santé. Je n'en ai pas encore joui, parce que probablement le Rapporteur à qui cet écrit a été confié en a été si content qu'il a voulu s'en réserver la jouissance exclusive, ou nous ménager celle de nous le réciter, plaisanterie à part, je n'ai pu me le procurer encore et vous devez croire que je suis bien loin d'y renoncer.

Mais vous serez bientôt averti si vous ne l'êtes déjà que nous vous avons proposé au ministre pour venir prendre, au Val de Grâce, une des parties de l'enseignement de l'art de guérir appliqué au service militaire². Vous avez réuni, comme de raison, tous les suffrages. Recevez-en mon compliment sincère et disposez vous à venir bientôt justifier notre attente.

Salut, estime, amitié.

S. COSTE.

LETTRE XIV DE GOURAUD

AMBULANCE ACTIVE.

1^{re} Division
de l'Avant-Garde.

Vérone, le 16 prairial
an 4^e républicain

GOURAUD A SON MEILLEUR AMI³,

Je souhaite de tout mon cœur, mon cher Larrey, que

1. De Chereau au bas de la page : « Voir : *Beverovicii Exercitatio in Hipp. aphorismum de calculo*; in-12. *Impressum Lugd. Batavorum 1641*, page 152 Td. 119. C'EST DE CET OUVRAGE QUE CETTE LETTRE A ÉTÉ EXTRAITE ».

2. La Convention avait, par un arrêté du 31 juillet 1793, converti en hôpital général militaire le monastère du Val-de-Grâce, fondé en 1645 par la Reine Anne d'Autriche après la naissance de Louis XIV. Par un règlement du 31 floréal an IV, cet établissement devint un de nos hôpitaux militaires destiné à l'instruction des officiers de santé. Larrey fut nommé comme la lettre de Coste le lui apprend, professeur d'anatomie et d'opération. Des Genettes nommé en même temps fut chargé de l'enseignement de la physiologie.

3. Gouraud (Vincent-Olivier) chirurgien des armées de la République. Il fut, plus tard, chirurgien de l'hôpital de Tours (1804-1822) où il se lia avec Bretonneau. Son fils élève de ce grand praticien, en même

temps que Velpeau et Bretonneau, fut professeur agrégé à la Faculté de Paris. Ce nom respecté est aujourd'hui représenté par son petit-fils, notre sympathique et distingué confrère et ami Xavier Gouraud.

vous soyez arrivé bien portant à Paris, et désire l'apprendre bientôt de vous-même. Le citoyen Jeandot, m'a fait beaucoup de plaisir quand il m'a raconté comment vous êtes parti de Toulon. Je me réjouis avec vous des succès et des avantages que vous y avez obtenus ; je n'en suis pas étonné, et me persuade que vous ne paraîtrez pas à Paris avec moins d'éclat ; c'est ce qui doit adoucir le petit regret que vous avez éprouvé en quittant Toulon.

Je n'ai point reçu de vos nouvelles depuis que j'ai vu Bondamet à Chierasco, comme je vous l'ai marqué. Quand je viens à me trouver au quartier général, je ne manque pas de me présenter à la poste, dirigeant toute mon attention vers vous ; mais sans doute, je ne serais pas si impatient, si je connaissais la multiplicité de vos affaires.

Vous ne pouvez vous former une idée du contentement que j'ai éprouvé pendant mon séjour à Milan. J'étais logé chez un comte qui m'a prévenu fort civilement en me voyant sur la place ; (il faut vous dire que je suis entré des premiers à Milan). Aussitôt que j'ai été chez lui, il semblait qu'on m'attendait avec la plus vive impatience ; on m'a muni d'un bon déjeuner, où ont paru plusieurs espèces de vins étrangers ; ensuite on m'a conduit dans un superbe appartement qu'on m'a forcé d'accepter avec la table de Monsieur. J'étais déjà tout confus de tant d'honnêtetés, et je ne pensais plus qu'à trouver le moyen de m'y soustraire, lorsque le lendemain matin, je vis M. le comte lui-même venir près de mon lit, avec des habits, du linge et un domestique qu'il me présente pour toutes mes commodités ; jugez de mon humiliation. J'acquiesce à tout pour mettre fin à ses instances ; mais voilà bien du plus fort ; il congédie le domestique, et me présentant un rouleau d'écus : « Acceptez, me dit-il, vous ne pouvez mieux « servir mon cœur : je sais que les officiers français ne pos- « sédent pas d'argent, je n'emploierai jamais mieux ma « fortune, qu'en la partageant avec un Français, un libéra- « teur, un ami ! » Alors je lui répons en homme sensible et désintéressé, lui faisant sentir que je ne me résoudrais jamais à accepter aucun secours pécuniaire de personne ; mais il a fait tant d'instances, que j'ai été vraiment forcé d'en passer parce qu'il a voulu, le rouleau était de 200 livres.

Cette honnêteté s'est soutenue pendant tout mon séjour qui a été de huit jours. J'ai eu la satisfaction de toucher les appointements qui m'étaient dus depuis huit mois et une gratification du général en chef, de sorte que j'ai reçu près de 250 livres. On nous a aussi délivré trois aulnes de superbe drap bleu. Vous sentez bien, mon cher Larrey, que j'ai les sentiments trop délicats pour emporter tout cela. En effet je me suis empressé d'aller rendre à Monsieur le

temps que Velpeau et Bretonneau, fut professeur agrégé à la Faculté de Paris. Ce nom respecté est aujourd'hui représenté par son petit-fils, notre sympathique et distingué confrère et ami Xavier Gouraud.

Comte la somme qu'il m'avait prêtée ; il s'y refusait toujours et ce n'a été que lorsque je lui ai montré les écus de la nation en lui disant que j'étais jaloux de me soutenir par moi-même, qu'il a reçu les 200 livres¹. J'oubliais de vous parler de la Marquise — qui loge avec le Comte — laquelle certainement a du mérite ; mais j'avais tant d'affaires que j'ai eu à peine le temps de lui faire les premiers compliments. Aussi je finirai l'anecdote en disant que Monsieur et Madame m'ont accompagné en voiture jusqu'aux portes de la ville, après quoi ils ont disparu. J'entretiens correspondance avec ces braves gens qui ne veulent pas me perdre de vue.

Depuis mon départ de Milan, nous avons atteint deux fois l'ennemi qui fuit à toutes jambes ; ils auraient mieux fait de ne pas s'arrêter, car ils ont été frottés d'importance. Vous saurez aussi qu'une division de l'armée des Alpes a bloqué le château de Milan ; il ne tiendra pas longtemps sans doute.

L'armée d'Italie est divisée en trois colonnes dont l'une fait le blocus de Mantoue et l'autre poursuit l'ennemi qui s'est retiré sur les montagnes du Tyrol, pays de l'Empereur. Celle à laquelle je suis attaché est destinée pour Rome et Naples. On dit que le général a demandé au Pape cent millions, vingt mille chevaux, et d'autres objets d'importance, il faut acquiescer à tout, s'il veut éviter l'invasion de ses Etats.

Adieu, mon cher Larrey, je pars demain et n'ai que le temps de vous renouveler les sentiments avec lesquels je serai toute ma vie votre ami à toute épreuve.

GOURAUD.

LETTRE XV DE GOURAUD

AMBULANCE ACTIVE

1^{re} Division
de l'Avant-Garde.

Vérone, le 24 prairial
an 4^e républicain.

GOURAUD A SON MEILLEUR AMI.

La privation de vos nouvelles, mon cher Larrey, est bien sensible pour moi. Depuis que vous êtes parti de Toulon, je n'ai reçu aucune de vos lettres. Je ne sais quand j'en pourrai recevoir. Je suis même embarrassé pour vous faire parvenir les miennes, et je profite aujour-

1. L'acte de dignité de Gouraud nous paraît aujourd'hui tout à fait naturel. Mais, si on se rapporte au temps où se passaient ces événements, le temps où la concussion régnait en souveraine dans les armées de la République où s'enrichirent par des prêts forcés et par le pillage, la plupart des généraux, on rendra hommage à son désintéressement. Du reste, Gouraud, comme son maître et ami Larrey, sortit pauvre de l'Épopée révolutionnaire et impériale ; ce fut leur grand honneur.

d'hui de l'occasion que m'offre le courrier pour Gènes, qui m'a-t-on dit, doit remettre sans faute les lettres pour la France.

Je vous ai marqué le bonheur que j'ai eu à Milan ; je pourrais vous dire que je suis encore plus heureux à Vérone, car je suis, de nouveau, logé chez un comte qui me montre les plus grands égards ; de plus, une jeune fille des plus intéressantes sourit à mes compliments et si j'arrêtais mes regards dans ce pays-ci, c'est sur elle qu'ils porteraient ; mais je dois vous avouer que je m'y ennue beaucoup ; il faut garder mille convenances que l'usage commande, dépenser son argent pour paraître un homme d'importance, et je crains toujours de n'avoir pas assez de fonds pour faire le grand voyage qui occupe toutes mes pensées. J'attends avec grande impatience que vous me marquiez la satisfaction que vous éprouvez à Paris, dans le sein de votre famille, au poste le plus honorable et le plus avantageux, enfin, au lieu que vous auriez choisi de préférence à tous les autres¹. Je me persuade, que dans votre prospérité, citoyen Larrey, vous n'oublierez pas votre ancien ami à qui vous avez donné tant de marques d'intérêt et de confiance. C'est alors que tous ceux qui ne savent user que de l'intrigue et de leur despotisme pourront se désespérer à leur aise de ne pouvoir atteindre jusqu'à nous. Cette pensée me soutient dans toutes mes fatigues et me console de la perte presque entière que je fais du temps présent ; c'est un sacrifice momentané que je fais à ma patrie ; le terme n'est pas éloigné où je pourrai reprendre mes travaux pour tenir une place intéressante dans la société.

Voilà déjà plusieurs jours que l'armée reste en station ; on tient toujours assiégé le château de Milan et on continue le blocus de Mantoue. Sans doute qu'on ne veut pas s'avancer sans s'être assuré de ces places fortes ; d'ailleurs, on dit que l'Empereur a fait partir un puissant renfort qui arrive à toutes jambes par les montagnes du Tyrol. Et les Autrichiens nous trouveront encore de ce côté-là, car nous y avons une forte division.

Je n'ai rien autre chose à vous marquer pour le présent, je vous renouvelle l'assurance des vœux que je forme pour votre prospérité et des sentiments d'attachement et de reconnaissance avec lesquels je serai toute ma vie,

Votre ami à toute épreuve,

GOURAUD,
Chirurgien de 2^e classe.

P. S. — Faites agréer, je vous prie, mes respects à votre

1. Larrey avait été nommé, comme nous l'avons dit plus haut, au mois de pluviôse an IV (janvier 1796) professeur d'anatomie et d'opération à l'Ecole de santé militaire qui avait été récemment établie au Val-de-Grâce. Il y resta jusqu'au 12 floréal an V (1^{er} mai 1797), date de son départ pour la campagne d'Italie.

chère moitié ainsi qu'à votre aimable sœur Henriette¹ quelque différente que puisse être l'idée que se formera de moi votre femme d'après le tableau que vous lui en ferez, de celle qu'elle en avait conçu pendant votre séjour à Toulon, j'aimerai pourtant toujours à être le sujet de votre entretien.

(A suivre)

LES LETTRES DE LAENNEC

par P. TRIAIRE.

(suite)

LETTRE II

Paris, 20 Thermidor, an X
8 août 1802.

A THÉOPHILE-MARIE LAENNEC

MON CHER PAPA,

J'ai reçu en temps vos lettres. J'ai bien tardé à vous répondre et à vous remercier de vos bons conseils. J'ai même mis bien de la négligence à vous écrire, mais je vous prie de ne pas vous fâcher encore. Dans trois ou quatre mois, je serai, Dieu aidant, libre et Docteur; en attendant je travaille et je ne trouve à vrai dire, pas trop de temps pour m'occuper d'autre chose que de morts et de mourants.

Je profite cependant de l'occasion de M. Perrio, jeune médecin qui vient d'achever avec beaucoup de distinction ses études, qui a remporté, l'an dernier, bien des prix de l'Ecole de médecine, qui va retourner exercer la médecine à Quimper et qui part regretté de ses amis et de ses professeurs, pour vous envoyer une plaisanterie que je composai pendant que j'étais à la suite de la colonne du général Brune à Vannes dans la dernière guerre des chouans. C'est une espèce de récit allégorique de ce qui est arrivé, à moi et à mes *compagnons d'armes* dans cette expédition. Vous trouverez d'ailleurs à la fin une clef des principaux événements. Cette bagatelle a été faite sur mes genoux pendant mon séjour à Vannes et je l'ai à peine pu revoir depuis, de sorte qu'il n'y a rien d'achevé et qu'il faudrait refondre et polir cela en entier². J'avais toujours différé pour cette raison de vous l'envoyer. Mais voyant que je n'aurai pas le temps jusqu'à ce que j'aie fini mes études, je vous l'envoie telle qu'elle est. Les vers sont à peine ébauchés. Vous retrouverez la cantate telle que je vous

l'avais envoyée, car je n'ai pu trouver un instant pour tâcher de mettre à profit vos conseils. Je vous envoie aussi un petit compliment que j'adressai l'an dernier à Christophe¹ et Ambroise² pour les féliciter d'avoir remporté les prix.

Notre Michaud³ en mériterait bien un aussi. J'ai assisté l'autre jour à l'examen public de sa classe. Le professeur, en annonçant l'ordre des lectures des morceaux aux élèves, a dit, en parlant de mon frère. « Le citoyen Laennec lira « deux morceaux, l'un sur *Gesner*, l'autre intitulé, *trait de « générosité d'un grenadier français*. Au surplus il ne m'a « laissé que l'embarras du choix, et si le temps l'eût permis, « il aurait lu tous ceux qu'il a fait dans mon cours ». Aucun de ses concurrents n'a reçu de semblable compliment et chacun d'eux n'a lu qu'un seul morceau. Je puis vous assurer sans prévention fraternelle que tous ceux qui ont été lus, à l'exception d'un seul, étaient fort au-dessous des siens. Celui que je viens d'excepter annonçait, il me semble, un style plus formé, mais des moyens bien moindres que ceux de Michaud. Vous apprendrez sans doute aussi, avec plaisir, qu'il s'est singulièrement formé à la déclamation. Vous lui avez sans doute connu une voix désagréable, fausse. Il commence à déclamer fort juste et fort bien. Je vous avoue qu'il y a trois mois, je croyais encore qu'il lui serait impossible de jamais parler en public. Il est certain qu'il aura le premier prix de belles lettres du cours des 4 nations et il a des espérances bien fondées sur le prix général des trois écoles centrales réunies. Il serait encore possible qu'il eût le prix de grammaire générale.

Pour moi, mon cher papa, si vous étiez curieux de jeter les yeux sur des scènes de mort où de lire des ouvertures de cadavre, je vous enverrai un exemplaire du journal de médecine dans lequel les professeurs de clinique (médecine pratique) viennent d'insérer un mémoire de la façon de votre Théophile. C'est ainsi que mon confrère Diafoirus proposait à sa maîtresse de la mener voir une dissection.

Comment se porte notre Marianne? et l'aimable petite tante qui est, je crois actuellement maman? rappelez-moi, je vous prie, à leur souvenir. Ceux auxquels j'écris le plus rarement ne sont pas ceux auxquels je pense le moins.

Embrassez, je vous prie, pour moi ma belle maman et présentez lui mes respects. Dites lui que son diamant ne

1. Larrey n'avait pas de sœur. Gouraud fait ici allusion à sa jeune belle-sœur *Henriette Leroux de la Ville* qui devait épouser plus tard le docteur Coutenseau, médecin militaire distingué des armées.

2. Laennec tenait de son père le goût de la poésie, et j'ai de lui dans mes dossiers de gais impromptus et de petites pièces de vers allégoriques. Il s'adonnait aussi à la poésie celtique dont il possédait très bien la langue. Il est probable que cet homme grave et sérieux et à l'aspect sévère et plutôt triste était capable de s'égayer dans l'intimité

1. *Christophe Pelage*, né en 1785, fils aîné de Guillaume-François Laennec, le professeur de l'Ecole de médecine de Nantes, oncle de René-Théophile Laennec. Il fit son droit et se fit recevoir avocat.

2. *Ambroise-François*, frère du précédent, né en 1790. Il étudia la médecine et succéda à son père à Nantes. Guillaume-François Laennec eut deux autres fils, Meriadec Laennec qui fit ses études à Paris sous la direction de son cousin germain et collabora à ses recherches, au moment de la découverte de l'auscultation, et *Emmanuel* qui fut avocat.

3. Frère puîné de Laennec, *Michel-Marie Bonaventure*, né en 1782. Il se destinait au barreau, mais il mourut à l'âge de vingt-huit ans.

peut guères être vendu ici convenablement, surtout par des jeunes gens.

Je vous embrasse, mon cher papa.

Votre fils,

R.-T.-H. LAENNEC.

LETTRE III

Paris, lundi 5 fructidor an XI
(23 août 1803)

AU DOCTEUR GUILLAUME-FRANÇOIS LAENNEC

MON CHER ONCLE,

Je vais vous mander aujourd'hui quelques nouvelles plus précises que celles que je vous ai apprises il y a quelques jours. J'ai vu ces jours derniers M. Pinel qui m'a témoigné beaucoup d'amitié et m'a assuré que la plupart des professeurs ont vu mon succès avec beaucoup d'intérêt. M. Hallé¹ que j'ai rencontré ce matin, au moment où il allait faire sa leçon m'a dit qu'il avait été charmé de ma composition, etc.

Je partagerai le prix de médecine clinique avec un de mes amis Billerey, de Grenoble; mais il a été dit par l'école que je serai nommé le premier, quoique d'après la lettre initiale de mon nom je dusse être nommé le second. J'eusse été nommé seul si M. Pinel dont Billerey est élève, n'eut insisté pour qu'il partageât le prix. J'en ai été fort content sous plusieurs rapports, d'abord parce que Billerey est très fort, il a subi ses examens de réception avec distinction, sa composition était très bonne d'après ce qu'il m'en a dit: cependant je crois, qu'amour propre à part, j'aime encore mieux la mienne. D'un autre côté, il est avantageux pour moi que le prix soit partagé; sans cela on croirait peut-être qu'il n'y avait aucun athlète redoutable sur la scène; car presque jamais, et jamais je crois, on n'a vu à l'école un prix donné à un seul et il est beaucoup plus avantageux d'être nommé le premier que seul.

Pour le prix de chirurgie, je l'ai sans partage. Dupuytren m'a dit que j'ai aussi des accessits, mais ni M. Hallé, ni Pinel² ne m'en ont parlé; je crois cependant qu'en ana-

tomie j'aurais pu disputer, si l'on ne s'était pas arrêté uniquement aux préparations.

Les prix seront très riches. L'Ecole a reçu pour cela 1.500 francs du ministre de l'intérieur. Pour le prix de médecine clinique il y a 600 francs et pour les trois autres 300 francs chacun.

La distribution en sera faite le 16 fructidor avec très grande solennité par le ministre, en présence des professeurs et de l'Institut national.

Vous sentez bien que dans cette circonstance il faut que je me mette un peu proprement, c'est pourquoi je vous prie de rappeler à mon papa ce que je lui demandais dans ma dernière lettre. Pressez-le, je vous prie, afin que je puisse recevoir cela au moins cinq à six jours avant la distribution.

Mes respects à mes tantes. J'embrasse Christophe, Ambroise, Meriadeck et Emmanuel. Je vous embrasse, mon cher oncle, j'embrasse mon papa.

Votre fils,

R.-H. LAENNEC.

Je vous enverrai dans quelques jours copie de mes compositions de médecine et de chirurgie. Elles sont actuellement entre les mains des professeurs. M. Leroux³ m'a promis de les demander à son tour, et alors il me les communiquera de manière que je puisse les copier.

Michaud est venu ces jours derniers passer trois ou quatre jours avec nous. Il n'a pu rester jusqu'à la distribution. Il m'a dit qu'il vous écrirait à son retour à Beauvais; mais je crois que la honte d'avoir été si paresseux le retiendra encore longtemps.

M. Leroux m'a proposé de me charger régulièrement d'une partie du journal de médecine qui est très mal rédigé, parce que celui qui s'en mêle ne sait pas son métier. Cela pourra me rapporter 600 francs par an. Au reste je n'en sais rien encore. M. Leroux m'a dit que nous nous arrangerions lorsqu'il aura réglé ses comptes de l'année actuelle avec l'imprimeur. Je suis actuellement dans une bonne veine de fortune. Il faut que je tache d'en tirer tout ce que je pourrai.

(A suivre)

1. Hallé (*Jean-Noël*), né à Paris en 1754, mort dans cette ville le 11 février 1822. Membre de la Société royale de médecine (1778), professeur d'hygiène et de physique médicale à l'Ecole de Santé en l'an III, membre de l'Institut dès sa fondation, professeur au collège de France et un des médecins de Napoléon I^{er}. Neveu de Lory et appartenant à une famille dans laquelle le culte des arts et des sciences était héréditaire. Hallé fut un des savants les plus honnêtes et les plus laborieux de son temps. La science lui doit de nombreux et utiles travaux. Il fut le premier professeur d'hygiène et on peut dire que c'est lui qui a fondé cette branche de l'enseignement médical. Ce nom célèbre de Hallé est aujourd'hui porté brillamment par son petit-fils, notre savant et sympathique confrère parisien le docteur Noël Hallé.

2. Pinel (*Philippe*), né à Saint-Paul (Tarn) en 1754, mort à Paris le 25 octobre 1826. Docteur en 1773, médecin de Bicêtre en 1792, il fut

successivement professeur de physique médicale et de pathologie interne à l'Ecole de Santé de l'an III, et à la Faculté de médecine et membre de l'Institut. Sa célèbre *Nosographie* est de 1778. Cf. Triaire, *Récamier et ses contemporains*. Paris, J.-B. Baillière, 1899.

3. Leroux du Tillet (*Jean-Jacques*), né à Sèvres le 17 avril 1749, docteur régent de la Faculté en 1778, joua un certain rôle dans les événements révolutionnaires (Cf. *Larrey et les campagnes de la Révolution et de l'Empire* p. 19). Professeur à l'Ecole de l'an III, doyen en 1810, fut rayé du cadre des professeurs lors de la réorganisation de la Faculté en 1830. Mourut en 1832.

VARIÉTÉS

LA CAMPAGNE DU PALATINAT (1792-1793)

d'après le journal inédit de D. Larrey

Par P. TRIAIRE.

Dans mon ouvrage sur Larrey et les campagnes de la Révolution et de l'Empire¹, je n'ai pu, faute de place, qu'analyser très succinctement la campagne du Palatinat de 1792-93 à laquelle Larrey, dans son journal a consacré, au contraire, d'assez longs développements. Ce document a cependant son importance historique et j'ai pensé qu'il ne serait pas sans intérêt, au point de vue de l'histoire militaire de la Révolution, de publier aujourd'hui l'étude suivante plus complète, et écrite d'après les souvenirs inédits de Larrey. Mais, auparavant, il est indispensable pour l'intelligence de ce récit de rappeler succinctement quel était, au moment où s'ouvrait la campagne du Palatinat, l'état de la France et de ses armées :

I

Depuis la déclaration de Pilnitz, — 7 août 1791, — qui constituait entre la Russie et l'Allemagne une première coalition contre la France, la guerre était inévitable. L'acceptation de la Constitution par le roi Louis XVI, et surtout les dispositions, au fond pacifiques, de l'empereur d'Autriche retardèrent, un certain temps, l'ouverture des hostilités. Mais, après la mort de Léopold, les concentrations de troupes que faisait son successeur, François II, sur nos frontières, son attitude hostile vis-à-vis de la France, la protection qu'il assurait aux émigrés, malgré les représentations du gouvernement français, déterminèrent l'Assemblée législative à lui déclarer la guerre. — Celle-ci l'avait souhaitée, car elle espérait écraser ses ennemis du dehors et s'en servir pour consolider sa puissance et même sa souveraineté au dedans, et Dumouriez, alors ministre de la guerre, qui voyait dans les luttes qu'elle devait entraîner un emploi à ses brillantes facultés militaires, ne l'avait pas moins désirée et entraîna le roi à la proposer. C'étaient là les causes occasionnelles et apparentes de la conflagration, mais, en réalité, celle-ci éclata parce qu'il y avait, entre la France révolutionnaire et l'Europe encore féodale, un divorce tellement profond que l'existence de l'une paraissait incompatible avec la sécurité de l'autre, et, que l'enjeu qui se posait, à l'insu de tous, était encore l'ancienne prépondérance historique de la suprématie française.

La France n'était cependant guère prête à soutenir ce redoutable conflit. Ses armées ne comptaient pas plus de cent quarante mille hommes, décapitées par l'émigration et affaiblies par le relâchement de la discipline. — Elles étaient, il est vrai, animées d'un patriotisme ardent et exaltées par les sentiments révolutionnaires, mais, elles reflétaient l'état mental du pays, et, les mutineries contre le commandement, le défaut fréquent d'obéissance, les paniques auxquelles elles s'abandonnèrent plus d'une fois sans

motifs, ne révélaient que trop la profonde altération qu'avait subie chez elles l'esprit militaire. Aussi, les premiers événements de la guerre, les désastres de Quilvrain et de Tournai, infligés par le général autrichien Beaulieu à une division de Rochambeau commandée par Biron, le massacre de Dillon par ses propres soldats — avril 1792 — furent de tristes préludes de la campagne.

A ce moment, l'Autriche avait entraîné la Prusse à marcher contre la France, et ces deux puissances se préparaient à envahir le royaume par trois points à la fois : la Flandre, l'Alsace et la Champagne. Les Electorats et la Savoie étaient nos ennemis cachés ou déclarés, la Russie hostile, l'Angleterre et l'Espagne neutres encore : mais, leur attitude malveillante et suspecte ne devait pas tarder à se transformer en hostilité déclarée. C'est à cette redoutable situation que l'Assemblée législative avait à faire face. On connaît bien les résolutions que lui inspira le péril national, sa déclaration de la patrie en danger — 11 juillet 1792 —, l'appel qu'elle adressa à la France et les enrôlements de volontaires qui lui répondirent avec un indescriptible enthousiasme. Elle constitua trois armées, qui devaient sauver la France de l'invasion, et après des séries de victoires et de revers, s'aguerrir de jour en jour et devenir les illustres troupes qui tinrent si longtemps l'Europe en échec.

Ces armées furent disposées sur la frontière en trois corps. Au début, Luckner commandait au nord, Lafayette au centre, Montesquiou au midi. Après le 10 août, la défection de Lafayette provoqua des modifications dans le commandement. Dumouriez prit le commandement en chef depuis Dunkerque jusqu'à Metz. Luckner était à Metz avec son ancienne armée du Nord. Mécontente de lui, mais n'osant pas encore le destituer, l'Assemblée lui avait donné le titre honorifique de généralissime, et avait placé son armée sous le commandement direct de Kellermann. Custine avec 15.000 hommes occupait Landau, et Biron était en Alsace avec 30.000 soldats.

L'armée de la coalition, composée de 100.000 hommes, s'avancait, de son côté, sous le commandement de Brunswick, sur toute la ligne de la frontière. Elle se complétait de 20.000 émigrés dont 6.000 cavaliers. Cette armée prit Longwy et Verdun et s'apprêta à marcher sur Paris à travers la Champagne. On sait comment elle fut arrêtée par Dumouriez à la bataille de Valmy. Ce fut la première victoire de cette phase, elle sauva la France de l'invasion, et du même coup, assura pour un temps le succès et la sécurité de la Révolution.

Sur le Rhin, où venait servir Larrey, l'armée française était partagée en deux divisions qui ne comprenaient — ensemble — pas moins de 40.000 hommes ; l'une, sous les ordres de Biron, était à Strasbourg ; l'autre, commandée par Custine, était à Landau et occupait les premières lignes de Wissembourg. C'était l'aile gauche dite corps des Vosges ; elle s'étendait de Landau à Lauterbourg, se composait de la garnison de Landau, des divisions des généraux Wimpfen, Neuwinger et Munnier, et d'une avant-garde commandée par Houchard ; elle était destinée à s'opposer à la marche en avant des Autrichiens qui étaient établis sur le Rhin depuis Rheinfelden jusqu'à Philippsbourg. Ceux-ci étaient commandés

1. D. Larrey et les campagnes de la Révolution et de l'Empire. — Ouvrage couronné par l'Institut et honoré d'une souscription par le Ministère de la Guerre. Tours, 1902.

par le prince Esterhazy qui occupait le Brisgau, et par le comte d'Erbach qui se trouvait entre Mayence et Spire. Leur ligne de défense était complétée par un corps d'émigrés commandés par le prince de Condé et qui était établi dans le margraviat de Baden.

La défense de la France sur le Rhin était donc entre les mains de Biron et de Custine. Pendant toute la campagne le rôle du premier fut insignifiant⁽¹⁾ ; mais, il n'en fut pas de même du second sous les ordres duquel servait Larrey.

Custine, élevé pour la guerre dès son enfance, disciple des Académies prussiennes qui jouissaient alors d'une vogue immense, endurci par les exercices des camps, doué d'initiative, sobre, actif, généreux, instruit, aurait réalisé les conditions d'un vrai chef d'armée, s'il eut eu, dit Larrey, moins de présomption et de vanité, et s'il eut pu réprimer davantage les écarts d'un tempérament fougueux qui lui enlevait, parfois, dans l'exécution, sa liberté d'esprit.

Très versé dans les choses militaires, il savait administrer, diriger et commander une armée. Son air martial, sa brusquerie familière, sa bienveillance vis-à-vis du soldat. — tandis qu'il était très sévère envers les officiers. — l'avaient rendu très populaire dans l'armée, et on verra dans le récit de Larrey, les regrets qu'inspira son départ. Il avait fait la campagne d'Amérique et s'était prononcé à son retour pour la Révolution. Très ambitieux, il rêvait de grandes choses et aurait voulu obtenir les commandements qu'on donna à Dumouriez et à Biron. Il est certain qu'il eut mieux fait que Biron ; mais il fut heureux qu'on lui préférât Dumouriez.

Tel qu'il était, c'était un général, et s'il commit des fautes, pendant sa campagne du Rhin, il faut se rappeler qu'il transporta le premier la guerre en territoire ennemi, qu'il conquit le Palatinat avec un corps d'armée insignifiant, qu'il eut l'habileté de discipliner, de maintenir ce corps d'armée, de le faire subsister, de préserver les villes conquises du pillage et des exactions des soldats ; qu'il laissa aux habitants un souvenir de son passage que ne lèguent généralement pas, après eux, les conquérants, enfin, que devant des forces supérieures, il opéra sa retraite dans un ordre parfait, en en imposant à l'ennemi, et en ne subissant que des pertes sans importance.

(1) Biron ne joua qu'un rôle effacé et démontra une fois de plus qu'un chef médiocre peut paralyser une armée de héros. Larrey a laissé une fiche sur lui.

« J'ai beaucoup connu Biron, général médiocre, — il manquait d'initiative, d'activité et de tact, — mais, qui par sa bravoure, sa tournure physique, sa générosité et son chevaleresque désintéressement se faisait adorer de ses soldats. — Il était amolli par une existence vouée au plaisir et il ne pouvait devenir du jour au lendemain le rude soldat des armées révolutionnaires. Il ne réussit pas à l'armée du Rhin où il s'effaça devant Custine, lui abandonnant le profit et les périls de la campagne. »

On sait quelle fut la fin de Biron. Il fut envoyé au camp de la Rochelle le 15 mars 1793. Mais ce général — qui eût si bien figuré à Fontenoy — n'était pas fait pour cette guerre d'embuscades, d'exécutions et de représailles. Le dégoût le prit et il donna sa démission au péril de sa vie. Irrité, le Comité de Salut public le traduisit aussitôt devant le tribunal révolutionnaire. Condamné sur le réquisitoire de Fouquier-Tinville, sous le prétexte ordinaire de conspiration contre la République, il fut exécuté le 31 décembre 1793. Il mourut avec sa crânique ordinaire et offrit un verre de vin à son bourreau. — « Bois, dit-il, tu dois en avoir besoin pour le métier que tu fais. »

Il était nécessaire de rappeler ces faits historiques, comme préface, au récit qu'a laissé Larrey — des événements militaires qui se passèrent à l'armée du maréchal de Luckner. Je vais maintenant suivre pas à pas son journal de campagne.

II

Larrey⁽¹⁾ nommé, par une décision du Conseil de santé, chirurgien aide-major à l'armée du Rhin, arriva à Strasbourg où se trouvait le quartier-général à la fin d'avril 1792. Il se mit aussitôt en relation avec ses chefs, et fut se présenter à Villemanzky qui était alors commissaire général de l'armée : il lui remit sur sa demande ses états de service qui étaient ainsi conçus :

Au citoyen Villemanzky, Commissaire général à l'armée du citoyen Custine. 1792.

Etats de service de J.-D. Larrey de 1778 à 1792

Le citoyen Jean-Dominique Larrey, âgé de 28 ans, chirurgien aide-major de l'armée du Rhin, correspondant de la Société de Médecine de Paris et de la Société philomathique. Elève sous-aide et chirurgien aide-major à l'hôpital général de Toulouse, de 1778 à 1787, où il a professé les différentes parties de son art et remporté le premier prix aux écoles publiques de la ville.

Nommé chirurgien-major de l'armée navale dans un concours à Paris en 1787, et dans un second concours à Brest, il en a rempli les fonctions pendant les années 1787-88 et 1789, et a fait campagne dans l'Amérique Septentrionale sur la frégate nommée *La Vigilante*. De retour à Paris en 1790, il concourut pour la place d'aide-major de l'Hôtel des Invalides ; les juges la lui décernèrent ; mais le ministre la fit donner à un de ses protégés et le citoyen Larrey n'eut que la seconde.

Il y est resté jusqu'en 1792, qu'il a été nommé chirurgien aide-major de l'armée.

Pendant son séjour à Paris, il a été placé à l'Ecole pratique de chirurgie dont il eut la place par concours.

Il a remporté un des premiers prix.

Manuscrit.

A partir de ce moment il tint régulièrement son journal de campagne. La relation commence dès son arrivée. J'en détache d'abord le récit de son installation et l'histoire du brillant coup de main de Custine sur Spire, Worms et Mayence.

« Au mois de mars 1792, je fus nommé chirurgien-major de l'armée du Rhin aux ordres du général de Luckner⁽²⁾. Je reçus la lettre du Ministre, le 1^{er} avril et me rendis à Strasbourg à la fin du même mois.

L'état d'inaction où je me trouvais avec mes confrères m'engagea à former dans cette ville une école chirurgicale, dont je fus nommé le Président. Nous traitâmes surtout dans nos réunions des maladies des armées, et de tous les points de la chirurgie militaire ; nous occupâmes nos loisirs à la préparation des appareils à pansement. L'armée était campée derrière les lignes de Wissembourg.

Après être resté deux mois au quartier général, je reçus le 1^{er} juillet, l'ordre de me rendre à Sarreguemines pour remplir les fonctions de chirurgien-major à l'armée du général Keller-

(1) Larrey. *Correspondance générale*, M. 5876. *Biblioth. Nation. Fonds franç. N. acf.*

(2) Le maréchal de Luckner fut remplacé, le 9 mai 1792, par le lieutenant-général La Morlière, un vieillard de 80 ans. Celui-ci avait sous ses ordres Custine, Kellermann, Victor de Broglie et Valence. Le 14 juillet suivant, il était relevé de son commandement et Biron, nommé à sa place.

mann. A mon arrivée, j'apprends que l'armée va rétrograder vers Phalsbourg. A peine, en effet, avais-je commencé mon service à l'hôpital que je fus invité à évacuer tous mes malades dans cette ville, à m'y rendre moi-même. Le lendemain, l'armée partit et put camper à deux lieues de Phalsbourg. Je la suivis immédiatement avec tous mes malades et j'établis à Phalsbourg mes ambulances. Le 6 juillet j'avais 140 malades sans compter ceux qui appartenaient au service médical, dont j'étais également chargé. Je soignais ces malades avec le plus grand soin. Aussi le 30, étaient-ils tous guéris ou en convalescence. Je n'en perdis qu'un de mort subite. Cependant, le général Kellermann partit avec les troupes pour Wissembourg¹. Je lui abandonnai un sous-aide et six élèves et restai jusqu'au 28 septembre avec mon ambulance à Phalsbourg. J'employai ce temps à visiter les lignes et les fortifications voisines telle que Lauterbourg, et à donner parallèlement des leçons d'anatomie opératoire et de chirurgie clinique aux élèves de l'hôpital et aux jeunes officiers de santé de l'armée. Elles étaient suivies d'expériences pratiques. L'émulation qui régnait parmi eux ne me laissait pas un instant de repos. Les commissaires du service de santé faisant leur inspection, passèrent par Wissembourg et emmenèrent avec eux, le chirurgien en chef pour constituer un comité de santé. Quoique le plus jeune des chirurgiens de l'armée, je fus désigné pour le remplacer, et pendant quinze jours, j'en remplis les fonctions à la satisfaction de tous. »

Cependant, commençaient pour l'armée du Rhin les changements de généraux, qui parfois, lui furent si funestes. Kellermann, après avoir fait une excursion dans les montagnes de Lembach, avait formé sous les murs de Phalsbourg le camp d'observation dont parle Larrey. Bientôt, il rejoignit le corps d'armée à Wissembourg, et remplaça presque aussitôt La Morlière, qui avait lui-même remplacé le maréchal de Luckner appelé au camp de la Lune. Envoyé à l'armée de la Moselle, on lui substitua Biron, et bientôt après Custine.

(A suivre)

ANALYSES

Comment se soignaient nos pères, remèdes d'autrefois, par le docteur CABANÈS: 1 volume in-18 de XII-490 pages. Prix 5 francs. — A. MALOINE, libraire-éditeur, 25-27, rue de l'Ecole-de-Médecine.

Plus que jamais les médecins sont avides de connaître l'histoire de nos institutions, de nos coutumes, de nos traditions professionnelles; la lente évolution qu'a subie l'art de guérir, depuis l'empirisme grossier des premiers âges, jusqu'à la thérapeutique scientifique de nos jours.

1. Ces mouvements de l'armée française se rattachaient aux propres évolutions de l'armée autrichienne et des émigrés. Le 11 août, le prince de Hohenlohe, avec 20,000 Autrichiens, avait passé le Rhin à Spire. Pendant ce temps les 5,000 émigrés de Condé s'avançaient dans le Palatinat. Leur but était la prise de Landau.

Luckner en changea le gouverneur de Marlignac qui était suspect d'intelligence avec l'ennemi, renforça la garnison et donna son gouvernement à Custine. L'armée française se retira derrière la hauteur et établit un camp retranché au Geisberg, près de Wissembourg et sur les hauteurs de Rote, du côté de Lembach, de manière à couvrir les défilés qui sont dans la direction de Bitche. Bientôt l'armée autrichienne abandonna le Palatinat et fut se joindre aux Prussiens qui se préparaient à envahir la Champagne.

Comment se soignaient nos pères? A cette question, le Dr CABANÈS, bien connu par les curieuses et savantes recherches qui ont établi son renom d'historien, s'est chargé de répondre.

Le plan suivi par l'auteur de *Remèdes d'autrefois* est des plus simples: empruntant les grandes divisions de l'histoire naturelle, le Dr Cabanès étudie successivement les remèdes que nos ancêtres tiraient de l'homme, des animaux, des minéraux et des plantes.

Mais, dans ce cadre banal, combien il a fait entrer de particularités inédites, de détails ignorés, de divertissantes anecdotes! Quelques titres, pris entre cent, en feront juger mieux qu'une sèche analyse:

Peut-on changer de sang comme de chemise? — *La recette de Louis XI pour se rajeunir.* — *Les mangeuses de placentas.* — *Le talisman de François I^{er}.* — *Comment Walter Scott fut guéri de sa paralysie.* — *La fièvre typhoïde de Louis XIV.* — *A quand remonte la dichotomie?* — *Madame de Sévigné a-t-elle dit: « Racine passera comme le café? »* — *Newton et W. Pitt, morts vierges.* — *Mirabeau et Mürger, prétendues victimes du café.* — *Comment le Pope calma sa migraine.* — *Le tic de Napoléon I^{er}.*

Les médications singulières du vieux temps. — *Le paquet de verges dans les maisons closes.* — *Des maladies qu'on guérissait par l'opération d'Abeillard.* — *la fabrication des eunuques.* — *Ce que Ricord entendait par un témoin à décharge.* — *Moyens employés par la Pompadour pour réveiller l'appétit de Louis XV.* — *Ce qu'étaient les pastilles du maréchal de Richelieu.* — *Les bonbons cantharidés du Divin marquis, etc., etc.*

Remèdes d'autrefois est le premier volume d'une série de *Curiosités et Singularités médicales*. Les ouvrages de cette série, destinée à tous les médecins bibliophiles, érudits, amateurs de choses du passé, étant tirés à petit nombre et appelés, pour ce motif, à devenir bientôt rares et recherchés, nous ne saurions trop engager nos lecteurs à se hâter de les acquérir.

Géographie Médicale des cinq parties du monde par

E. LAURENT: 1 volume in-18, cart., de 830 pages, 1903, prix 7 fr. 50. — A. MALOINE libraire-éditeur, 25-27, Rue de l'Ecole-de-Médecine.

Aucun ouvrage d'ensemble n'a encore été écrit sur cette question. Quelques auteurs, très peu nombreux, ont étudié la climatologie en général, la marche et l'aire des grandes maladies. Mais aucun jusqu'ici n'avait conçu ni écrit une véritable géographie médicale.

C'est cette lacune que l'auteur a voulu combler.

Le médecin, comme l'homme du monde, puisera dans ce livre, écrit dans une forme succincte et aussi complète que possible, des renseignements médicaux précis sur chaque partie du monde.

Le médecin, consulté sur un pays, pourra immédiatement se renseigner sur sa climatologie et sa pathologie spéciale; le voyageur saura à quel moment il pourra le visiter avec le plus d'agrément, et, s'il doit y séjourner, s'il y souffrira du froid ou de la chaleur, quelles maladies il aura à redouter, quels avantages il pourra y trouver au point de vue des sanatoria, des eaux minérales, des stations thermales ou balnéaires, des plages, etc.

Il y trouvera des renseignements, non sur chaque contrée en général, mais sur chaque ville en particulier.

Manuel théorique et pratique des autopsies, par ZILGIEN: 1 vol. in-18, format de poche, cart. toile. 4 fr. net 3 fr. 50. — A. MALOINE, libraire-éditeur, 25-27, rue de l'Ecole-de-Médecine.

Le cadavre est un livre qu'il faut savoir:

- 1° Couper et ouvrir convenablement;
- 2° Lire et déchiffrer.

Or, il n'est pas aussi facile que le pensent les personnes inexpérimentées d'ouvrir convenablement un cadavre. Il ne s'agit pas seulement d'interpréter et de cataloguer des lésions, mais il s'agit encore et surtout de ne pas les laisser passer inaperçues faute de savoir les dépister. Chargé depuis de nombreuses années de conférences d'autopsies, ce sont des constatations que l'auteur a pu faire, parce que l'on n'a pas toujours présent à l'esprit les variétés pathologiques propres à chaque organe.

A la suite du *modus faciendi*, l'auteur a résumé les principaux caractères de chaque organe et donné en appendice les caractères macroscopiques des tumeurs. Ainsi le praticien saura, au fur et à mesure qu'il pratiquera une ouverture ou un examen de tissu, quelles altérations pathologiques ou cadavériques il aura à rechercher, et quelles particularités il aura à constater dans ces lésions.

Cet ouvrage est destiné à être consulté à la salle d'autopsies comme on consulte un livre de diagnostic à l'hôpital.

Précis de Chimie physiologique, par ALLYRE CHASSEVANT, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris, 1 vol. gr. in-8° avec figures. 10 fr. (Félix Alcan, éditeur).

Cet ouvrage répond au désir exprimé bien souvent par les médecins et les étudiants de trouver des notions précises et exactes de chimie physiologique sans être rebutés par l'étalage d'une érudition chimique spéciale.

Il est divisé en trois parties :

Dans la première partie l'auteur étudie les *principes constitutifs de l'organisme*, en ne donnant pour chacun d'eux qu'une description courte et précise, dans laquelle il rappelle seulement les notions utiles pour le praticien, sans considérations théoriques superflues.

La deuxième partie est consacrée à l'étude des *liquides et tissus de l'organisme*.

La troisième partie traite des *fonctions de l'organisme*.

M. Chassevant a développé spécialement toutes les questions nouvelles; il donne une importance particulière aux chapitres traitants : des enzymes, toxines, antitoxines etc.; des principes actifs des glandes, utilisées en opothérapie; du sang, de son analyse, de ses propriétés physiologiques et pathologiques; sérodiagnostic leucocytose, isotonie, sérothérapie; des nouvelles théories physiologiques de la digestion.

Pour chaque substance importante, l'auteur a donné une méthode permettant de la caractériser et de la doser s'il y a lieu. Il a choisi parmi les nombreuses réactions, celles qu'il ca reconnues comme le plus faciles à réaliser et les plus exactes. Toutes les réactions, toutes les méthodes de dosage indiquées ont été réalisées par lui ou par ses préparateurs.

Le lait et l'urine sont étudiés en grand détail, pour permettre au lecteur de faire lui-même les analyses de ces liquides, de lire avec fruit les analyses complètes qu'il peut demander au pharmacien ou au chimiste, et de ne pas accorder créance aux analyses empiriques ou inexactes.

Le livre se termine par un chapitre donnant quelques notions sur les aliments, les rations et les régimes alimentaires, pour permettre au praticien de diriger en connaissance de cause l'alimentation de ses malades.

NOUVELLES

Le D^r François HOUSSAY (Pont-Levoy, Loir-et-Cher) serait très reconnaissant à tous ceux de ses confrères qui voudraient bien lui faire connaître, ou lui communiquer des documents manuscrits ou imprimés, des légendes, des dessins de tableaux, de statues, de vitraux, etc., ayant trait à l'exagération ou au défaut de croissance non pathologique des poils de toutes les régions du corps (atrichose ou hypertrichose congénitales).

Intéressante Innovation

La Direction du **Carnet Bloc Médical**, 34, boulevard de Clichy, vient d'innover une combinaison aussi utile qu'ingénieuse. Par suite d'un accord avec la très forte Compagnie **The Ocean Accident**, 28, rue du Rocher, Paris, tout possesseur du Carnet Bloc Médical, pour l'année 1905, deviendra gratuitement titulaire d'une assurance accidents-transport de 5.000 francs, dans les termes et conditions d'un coupon d'assurance inséré dans le Carnet.

Cette assurance, offerte par le Carnet Bloc Médical, est d'un usage courant en Angleterre et en Amérique; nous sommes persuadés qu'elle intéressera MM. les docteurs tant par son originalité que par son but pratique.

Prière instante à MM. les médecins qui ne reçoivent pas régulièrement le Carnet et le Bloc d'ordonnances d'en aviser la Direction, 34, boulevard de Clichy, Paris.

NUCLEO FER GIRARD, le plus assimilable des ferrugineux, chaque pilule contient 0.10 de NUCLEINATE de fer pur. Dose, 4 à 6 par jour, au début des repas.

VIN GIRARD de la Croix de Genève, iodotannique phosphaté.

Succédané de l'huile de foie de morue

Maladies de poitrine, misère physiologique, lymphatisme, rachitisme, scrofule, faiblesse générale, convalescences, etc.

BIOPHORINE Kola Glycérophosphatée granulé de kola, glycérophosphate de chaux, quinquina, et cacao vanillé. Dosage rigoureux, le plus complet des agents *antineurasthéniques* et antidépresseurs, le tonique éprouvé du sang, des muscles et des nerfs.

FLOREINE — Crème de toilette hygiénique, employée dans toutes les affections légères de l'épiderme, gerçures des lèvres et des mains; innocuité absolue.